

J'aime les pays où l'on a besoin d'ombre
Ce pays-là n'a ni frontières ni carte

*« Il faut parfois marcher longtemps dans l'ombre pour reconnaître le pays en soi.
Ce pays-là n'a ni frontières ni carte. Il parle avec la langue des racines, des absences, et du feu qui
nous précède. Il n'est visible que par celles et ceux qui osent fermer les yeux pour mieux voir. »*
F.

Un figuier. Toujours le même.
Il surgit en elle à chaque silence.
Ses feuilles larges, sa mémoire odorante. Il pousse dans des terres qu'elle n'a jamais quittées.
C'est par lui que commence le retour.

Elle marche.
Pas sur un chemin. Dans une absence.
Ni dans un rêve, ni dans un souvenir. Plutôt dans une respiration lente, comme celle d'un monde
intérieur.
Le vent ne pousse pas. Il guide.

Autour, rien n'est défini.
Les pierres sont nues, les montagnes respirent, le ciel n'est ni lourd ni vide.
Et pourtant, tout est plein.
Elle avance sans nom. Mais pas sans racines.

Le figuier revient, comme une ponctuation.
Ombre large. Tronc rugueux. Refuge muet.
Elle sait qu'elle est déjà venue là, mais autrement.
Peut-être enfant. Peut-être avant elle.

Un oiseau traverse l'espace.
Mais ce n'est pas un oiseau. C'est une pensée, un élan.
Il vient de loin, d'un fleuve intérieur.
Elle comprend que tout ce qui surgit dehors vient de ce qu'elle porte en elle.

Il n'y a pas de village au bout.
Mais il y a un lieu qu'elle sent sans pouvoir le nommer.
Un lieu ancien, sans maison ni clocher,
fait d'eau, de feu, de vent et de silence.
Chaque pierre qu'elle frôle est tiède de mémoire.
Chaque souffle transporte un chant : grave, lent, salé.
Était-ce une voix d'enfance ?
Ou celle d'un feu ancien ?
Peut-être un chant transmis sans mots.
Elle ne sait pas.
Mais la voix la traverse,
comme une rivière souterraine.

Elle s'arrête.
La terre sous ses pieds palpite.
Ses mains touchent une paroi, une roche vive, veinée de lumière.
Elle ferme les yeux.
Et tout bascule.

Un figuier surgit.
Pas le même. Mais le même.
Son ombre est large, profonde, immobile comme une vérité.
Elle s'y assied.
Le vent se tait.

Autour d'elle, quelque chose remonte.
Des formes. Des voix. Des gestes sans âge.
Elles ne disent rien. Mais elles l'entourent.
Les femmes du feu. Les hommes du vent.
Ils ne reviennent pas.
Ils veillent.
Elle ferme les yeux, ou peut-être les ouvre autrement.
Elle voit un village qui n'existe plus.
Un mur effacé. Une rivière en contrebas.
Un feu qu'on entretenait sans dire un mot.

Tout cela n'est pas passé.

Tout cela est en elle.

Elle comprend que l'ombre n'est pas un oubli.

C'est un berceau.

Que la lumière ne tombe pas du ciel.

Elle monte des profondeurs.

Elle naît du silence, de la perte, de la fidélité invisible.

La mer est là, tout au fond.

Non comme horizon, mais comme mémoire.

Elle entend son battement. Elle sent son sel sur ses poignets.

Alors elle comprend :

ce qu'elle habite n'est pas un simple lieu.

C'est un monde tissé de liens invisibles,

où l'ombre et la lumière ne s'opposent pas,

mais se rejoignent dans ce qu'elles révèlent l'une de l'autre.

Le figuier murmure quelque chose qu'elle n'écrira jamais.

Une phrase nue, posée entre deux mondes.

Elle se lève.

Et dans l'air, tout s'aligne :

les morts, les vivants, le feu, l'eau, la montagne, la poussière.

Elle redescend le sentier qu'elle avait gravé en elle-même.

Elle ne laisse pas de trace.

Mais elle emporte un pays.

Un pays sans murs, sans carte, sans époque.

Un pays d'ombre et de lumière.

Un pays intérieur,

où l'on avance grâce à ce qu'on ne voit pas encore.

Et sous ses pas,

l'ombre s'étire.
Et dans cette ombre,
quelque chose brille.

La lumière ne révèle rien sans l'ombre qui la précède.
C'est dans ce que l'on ne voit pas encore que naît ce que l'on devient.